

# Rencontre avec John Armleder



Célèbre plasticien suisse, John Armleder revient à la Biennale de Venise après plus d'un an d'absence de la scène artistique, avant d'exposer à la rentrée au Palais de Tokyo et dans sa galerie zurichoise Andrea Caratsch. Entretien.

**Célèbre plasticien suisse, John Armleder revient à la Biennale de Venise après plus d'un an d'absence de la scène artistique, avant d'exposer à la rentrée au Palais de Tokyo et dans sa galerie zurichoise Andrea Caratsch. Entretien.**

**Que pensez-vous de cette 54ème Biennale de Venise, qui est assez politisée, engagée et formellement un peu contraire à votre travail?**

Ma première confession est que j'ai vu peu de choses de cette Biennale et que je reviens après un voyage délicat. Je n'avais pas vu la dernière édition, donc j'ai une vision plus distanciée par rapport à l'exposition et les changements que l'on imagine légitimement d'ailleurs. Je les ressens beaucoup plus aujourd'hui qu'hier, même si j'ai toujours eu tendance à observer les choses avec recul. Cependant, j'ai le souvenir d'avoir entendu toute ma vie le même commentaire pour chaque grand événement artistique : « *C'est beaucoup plus politisé et plus documenté.* » notamment aux *Documenta* de Kassel. Mais il n'y a pas d'art qui ne soit pas politique, sous quelque forme que ça soit. Dans le fond, seuls les cartels et les gens changent, mais l'art pas vraiment.

**D'accord, mais ne convenez-vous pas que la thématique d'aujourd'hui, ILLUMInations, qui semble très suivi par les pavillons des Giardini, entraîne une plus grande uniformité que certaines années ?**

N'importe quelle époque crée cette uniformité et l'on voit les choses à travers ce filtre. Mais je ne suis pas certain qu'un artiste travaillant pour la Biennale de Venise tienne compte du thème, très large qui plus est, et qu'on aurait pu choisir pour chaque Biennale. Voyons le autrement : vous mettez un titre, ce qui reçoit le titre ne prend-t-il pas un sens qui est orienté par ce dernier ? Je le sais bien, car pour mes propres œuvres, je choisis un titre au hasard. Le titre n'a alors strictement rien à voir avec la décision de faire l'œuvre sous une forme ou une autre, mais je sais qu'il va influencer le commentaire de l'œuvre. A l'extrême, on n'aurait pas besoin de l'œuvre. Donc, je me méfie de la littérature comme clef.

**Vous avez influencé toute une génération d'artistes suisses, est-ce encore le cas aujourd'hui ?**

Personne n'est parfait ! Non, je n'en suis pas certain. Ce que l'on fait correspond à un certain nombre de données de l'époque dans laquelle on vit. Si on ne le fait pas, quelqu'un d'autre s'en chargera. L'une des strates de mon travail était quelque chose dont nous avions besoin à un moment donné. Mais je ne crois pas du tout en mon influence, ni aux maîtres à penser, ni aux épigones. L'époque produit l'art et quand l'objet a suffisamment d'autonomie, il pourra être repris en compte par les différentes lectures qu'on fera au cours du temps. Si on prend les œuvres historiques, pour lesquelles on est aujourd'hui complètement détaché du contexte de création, on constate qu'elles sont quand même d'une efficacité extraordinaire, pas seulement liée à une époque.

**Vous disiez que tout travail était engagé et politisé, le votre l'est-il aussi alors ?**

Nécessairement. A partir du moment où une prise de position est publique, elle est engagée d'une manière ou d'une autre. La position de celui qui émet le discours est forcément différente, à mon avis, du discours lui-même. Preuve en est, la plupart des propos politiques ou théoriques, que d'autres siècles ont connu, sont utilisés à d'autres desseins qu'ils ne l'étaient au départ. Je fus engagé politiquement jeune, mais c'est vrai que je n'ai jamais cherché à l'illustrer dans mes œuvres. Bien que mes premiers efforts picturaux aient consisté à peindre des banderoles dans la paroisse catholique, qui plus est communiste, que je fréquentais à Genève, à l'âge de 13 ans.

**Aujourd'hui, quels sont vos projets, même si vous vous êtes arrêté quelques temps ?**

Une série d'expositions se mettent en place avec des œuvres nouvelles, que j'avais pour certaines, faites avant d'être immobilisé. La première exposition est en ce moment à Venise, dans les jardins du Musée Guggenheim. Ces sculptures en verre faites à Murano sont des productions singulières. Elles incorporent totalement le savoir-faire des fabricants et se situent entre le produit pour touristes vendu dans les magasins de souvenir de la ville et mes sculptures. C'était extrêmement jouissif car je l'ai fait avec un verrier de Murano reconnu pour sa technique, que j'ai plus ou moins poussé à la faute. Je lui ai demandé tout ce que l'on ne doit pas faire. Au début, il disait : « *ça n'est pas possible* », puis après : « *On pourrait essayer* », ensuite : « *Oh c'est formidable !* » et ajoute maintenant : « *Tout ce que j'ai fait avant m'ennuie, je crois que je vais continuer comme cela* ». S'il n'est pas une manière de pervertir la manière de faire quelque chose, l'art est non seulement ennuyeux, mais pose très peu de questions. Pour revenir sur le rôle politique de l'artiste ou de son œuvre, il se passe à beaucoup de niveaux. Produire des œuvres avec un artisan de Murano qui réalise d'habitude des clowns en verre ou des pieuvres, d'ailleurs on a récupéré des vieux clowns décapités, est une forme de lecture politique déjà très impliquée. Dans le fond, la politique, qui est purement théorique, laisse précisément une application dans l'engagement pratique des choses. C'est un engagement qui est aussi très responsable.

**Au final, l'artiste ne se pose-t-il pas toute sa vie la même question ?**

C'est difficile à dire car je suis passé par un moment de quasi exil vers une autre planète et on se pose alors beaucoup de questions. On se demande pourquoi on s'est occupé de cela toute une vie. Après on se dit, « *C'était quand même pas mal, on peut aussi s'en aller, tout est bien* ». Reste qu'à mon avis, l'engagement et l'activité demeurent très mystérieux. Même si c'est très banal ce que je dis, l'une des stimulations principales qui poussent les artistes à faire de l'art, c'est de se demander ce qu'ils sont en train d'exécuter. L'art jouit du considérable avantage de ne pas avoir de critère absolu de définition. On peut plus ou moins faire ce que l'on veut et s'en sortir toujours bien. Dans nos sociétés occidentales, les gens, qui ont le moins de responsabilité au niveau des questions qu'on va leur poser, sont les militaires, les prêtres et par dessus tout, les artistes. On a cette position totalement unique et distanciée qui nous permet d'avoir une lecture critique, la plupart du temps inconsciente d'ailleurs. Ce qui est important est que l'œuvre produise indépendamment de l'artiste.

*Propos recueillis par Marie Maertens / Say Who ?*